

Poisson d'avril (Origine du)

(D'après le « Journal de Verdun » paru en 1749,
« Album littéraire et musical de la Minerve » paru en 1849
et « La Semaine des familles » paru en 1862)

Le *Poisson d'avril*, tout le monde le sait, n'est autre chose qu'**une attrape, un piège innocent** (et bienséant, cela va sans dire) que l'on tend à quelque personne amie, parente ou familière, le **premier jour de ce mois d'avril**. Donner un poisson d'avril à quelqu'un, c'est lui faire faire une démarche inutile, lui annoncer une nouvelle qu'on invente, l'envoyer au-devant de quelqu'un qui ne vient pas, en un mot, se divertir un peu à ses dépens, et éprouver sa patience.

Une **première origine** est donnée par des ouvrages tels que l'*Origine des proverbes*, le *Dictionnaire* de Trévoux au mot *Avril*, ou encore le *Spectateur anglais* : l'expression *poisson d'avril* serait, selon ces sources, liée à la corruption de la *passion* de Jésus-Christ qui arriva le 3 avril : Jésus étant renvoyé d'un tribunal à l'autre, et contraint de faire diverses courses par manière d'insulte et de dérision, on aurait pris de là la froide coutume de faire courir et de renvoyer, d'un endroit à l'autre, ceux dont on voulait se moquer.



Vers vous, franchissant
la distance
Et au travers de tous périls
Ils vont, bénissant l'existence
Vous porter mes doux
vœux d'Avril.

En effet, dans les premiers temps du christianisme, le clergé, afin de graver plus puissamment dans l'esprit des populations le sentiment et le souvenir des mystères de la religion catholique, eut recours à des représentations scéniques. Lors des grandes fêtes de l'année, le peuple venait écouter pieusement ces pièces religieuses, qui n'étaient pour lui qu'un commentaire vivant de l'évangile du jour. Rien de profane ne se mêlait alors à ces jeux, et ce ne fut que plus tard, au XIII^e siècle, que des éléments de cette nature vinrent s'ajouter à ces cérémonies religieuses et en modifier à la longue le caractère sacré. Dans les premiers jours d'avril avaient lieu ces représentations de la *Passion*, et l'assistance écoutant avec terreur, voyait le Christ, raillé et renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe. Plus tard, l'habitude rendit la terreur moins grande, et quelques railleurs impies, en revenant le soir de l'église, s'amuserent à répéter la scène du matin aux dépens de leurs amis ou de leurs voisins. De là, l'origine avancée de ce jeu du premier avril, et le nom de *passion* passant de bouche en bouche et n'étant plus guère compris, devenant le mot *poisson*.

Une **deuxième origine** fut proposée : le mois d'avril étant peu favorable à la pêche, plus d'un gourmand se serait vu, à cette époque, privé d'un plat délicat sur lequel son palais avait compté. Mais cette explication, pour suffisante qu'elle soit à justifier l'expression *Manger du poisson d'avril*, semble n'avoir aucun rapport avec les facéties du 1^{er} avril.

On donne également une **troisième origine**, beaucoup plus récente, de cette expression : un prince de Lorraine que Louis XIII faisait garder à vue dans le château de Nancy, aurait trompé ses gardes et se serait sauvé en traversant la rivière de Meurthe, le premier jour d'avril. Certes le duc Nicolas François, frère de Charles IV, duc de Lorraine, quitta son évêché de Toul et le chapeau de cardinal par politique d'État, avant d'épouser à Lunéville, au mois de mars 1635, la princesse Claude, sa cousine germaine, fille de Henri II. Puis, s'étant retiré à Nancy et ayant eu vent qu'on voulait le conduire à la cour de France, il trompa ses gardes.

Mais en réalité, le prince ne passa point la rivière de Meurthe à la nage, et sortit par une des portes de la ville, déguisé en paysan, portant une hotte pleine de fumier, de même que la princesse. Il aurait simplement délibérément choisi la date du 1^{er} avril pour s'échapper et tromper les Français.

Une jeune paysanne des environs de Nancy, qui fournissait journallement du laitage à la cour, reconnut la princesse malgré son déguisement et, l'ayant dit à quelques soldats de la garde, ceux-ci se figurèrent que cette fille voulait leur donner à tous le *poisson d'avril*, en les faisant courir mal à propos ; ce qui donna au prince et à la princesse le temps de gagner leurs chevaux pour se réfugier à Bruxelles, auprès du cardinal Infant. Cette évasion fit dire au peuple que le roi avait donné à garder un *poisson d'avril*, mais l'usage était connu au XIV^e siècle, à en juger par les manuscrits du pasteur Paul Ferry relatifs à l'histoire de Metz et dans lesquels il cite déjà l'expression...

Une **quatrième opinion** fait remonter l'origine de la coutume au changement opéré sous Charles IX, quand l'année, qui jusqu'alors avait commencé le jour de Pâques, dut s'ouvrir le 1^{er} janvier. Les étrennes du premier de l'an furent donc offertes trois mois plus tôt, et il ne resta dès lors pour l'ancien premier jour de l'an que des félicitations pures et simples, auxquelles les mauvais plaisants ajoutèrent des cadeaux ridicules ou des messages trompeurs.

Un des plus curieux poissons d'avril dont le bon vieux temps nous ait légué le souvenir, se déroula en 1686 et mit en scène un abbé de Caen, Michel de Saint-Martin, né à Saint-Lô en 1614, original toujours crédule au dernier point, bonhomme par-dessus tout. Ce personnage était, pour les sociétés de la ville, un divertissement que les habiles faisaient alterner avec la lecture de la *Gazette de France* ou du *Mercure Galant*. Notez que le digne ecclésiastique sacrifiait aux muses, et se proclamait un dévoué serviteur des sciences et des lettres ; mais ses ouvrages étaient à la hauteur de ses idées et de sa conduite. Il publia, entre autres, un livre bizarre, singulier, absurde, intitulé : *le Moyen de vivre en santé au delà de cent ans*. Or, il était



difficile après cela de ne pas jouer quelque bon tour à l'auteur : les nouvelles de la cour en fournirent bientôt l'occasion.



Les gazettes étaient remplies de détails circonstanciés sur l'arrivée en France et sur la réception prochaine, à Versailles, des ambassadeurs du Royaume de Siam (ancien nom de la Thaïlande), accompagnés du premier ambassadeur français qui y avait été dépêché l'année précédente par Louis XIV, Alexandre de Chaumont. Les sociétés de Caen s'entretenaient longtemps de cet événement, qui faisait grand bruit. Notre bon abbé n'étant pas des derniers à s'enquérir des histoires merveilleuses racontées à ce sujet, il ne parla plus, ne pensa plus et ne rêva plus qu'aux ambassadeurs siamois, avant qu'une idée des plus folles ne traversât la cervelle de quelques gens du bel air, certains de trouver appui dans toute la ville, plus certains encore d'avoir un auxiliaire puissant dans la crédulité de leur victime. Le premier avril arrivait dans quelques jours. On annonça à M. l'abbé de Saint-Martin que Sa Majesté le roi de Siam, après s'être fait lire son admirable livre, avait été si charmée de l'incomparable découverte que ce livre renfermait, qu'elle avait résolu d'envoyer à l'auteur des ambassadeurs pour lui offrir le rang de mandarin et le titre de son premier médecin.

Toute la ville s'en mêla : les gens les plus graves y prêtèrent volontiers les mains, les sévères magistrats tout comme les autres. Tout fut prévu ; il y eut autorisation du roi de France pour conférer à l'abbé les hautes dignités de mandarin et d'Esculape. La mascarade fut complète. Le bonhomme dut se croire mandarin, en toute sécurité, et ce fut grand plaisir de le voir revêtu et chamarré des insignes de ses nouvelles fonctions. Mais le jour d'avril passé, l'abbé ne put croire à ce poisson d'un nouveau genre, et deux années s'écoulèrent avant qu'il voulût bien reconnaître qu'on s'était moqué de lui. En 1738, Charles-Gabriel Porée, écrivant sous le pseudonyme de Censorinus Philalethes, rassembla nombre d'anecdotes amusantes sur les extravagances de l'abbé de Saint-Martin, dans un ouvrage intitulé *La Mandarinade, ou Histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*.